

2016

Au-delà de la définition

Une approche compréhensive



Michel Simard
CENTRE LE HAVRE DE TROIS-RIVIÈRES
www.uqtr.ca/michel.simard

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	2
1- Deux niveaux : individuel et collectif.....	2
Le niveau individuel.....	2
Le niveau collectif.....	3
2- Deux dimensions : L'avant-plan et l'arrière-plan	6
L'itinérance comme stratégie de survie	6
La rupture sociale comme perte de l'enveloppe psychosociale	11
Conclusion	13
Résumé des idées	14
Deux niveaux : individuel et collectif.....	14
Deux dimensions : avant-plan et arrière-plan	14
Bibliographie	15

INTRODUCTION

Nous allons laisser de côté la définition de l'itinérance, sans l'oublier, pour essayer de comprendre le phénomène qui nous touche tous collectivement de près ou de loin, et ce que vivent les personnes que l'on dit être itinérantes. Deux distinctions clé vont nous servir de repères dans cette approche compréhensive de l'itinérance : la distinction entre les niveaux individuel et collectif d'abord, ensuite la distinction entre les dimensions d'avant-plan et d'arrière-plan de l'itinérance. Nous pourrions ainsi mieux comprendre ce qui nous arrive collectivement et ce qui arrive aux personnes.

Mais attention : cette approche ne remplace pas l'approche épidémiologique, elle la complète. Elle apporte un contenu qualitatif en lien avec l'expérience qui enrichit la définition centrée sur un objet mesurable : le rapport d'exclusion au logement. Elle ne permet pas de mieux circonscrire, mesurer et suivre le phénomène. Elle permet de mieux comprendre ce qu'on essaie de circonscrire, mesurer et suivre. L'approche épidémiologique essaie de circonscrire l'itinérance à partir des problèmes qui la caractérisent et qui lui sont associés : le rapport au logement, les dépendances, les problèmes de santé mentale, etc. Une approche compréhensive cherche à comprendre l'itinérance à partir de l'expérience vécue, indépendamment des problèmes qui lui sont associés. Elle se demande ce que signifie l'itinérance dans la vie des personnes ? et ce que signifie la croissance de ce phénomène dans les sociétés modernes contemporaines ? Deux approches distinctes qui se complètent.

1- DEUX NIVEAUX : INDIVIDUEL ET COLLECTIF

LE NIVEAU INDIVIDUEL

Que signifie l'itinérance pour la personne, au-delà du fait qu'elle dort dans la rue ou dans un refuge ? Je résumerais cela dans une courte phrase : l'impasse du projet d'être quelqu'un, quelque part. Je crois que l'essentiel est contenu dans cette phrase. Ce qui est en jeu pour la personne dans l'itinérance, c'est son être

social, la possibilité d'avoir une vie, au-delà de la survie. La possibilité de se projeter dans l'avenir et de tisser avec les autres la trame d'une histoire qu'elle peut habiter et qu'elle peut raconter. Une histoire où elle peut jouer un rôle, avoir un statut, être reconnue, avoir une place à soi quelque part, bref, être quelqu'un, quelque part. C'est ce qui est en jeu pour la personne dans l'itinérance.

Le sens de l'itinérance ne se comprend pas à partir du logement, mais de ce que signifie l'absence de logement dans la vie d'une personne. Le logement n'a pas de sens en lui-même. C'est par rapport à la vie de la personne que le logement a ou non un sens. Le logement n'est pas en soi un chez soi. Un chez-soi, c'est un lieu habité par quelqu'un. Dans nos sociétés, ce lieu prend la forme d'un logement. Mais attention, le logement n'est pas une bâtisse. C'est un rapport social à une bâtisse. Au Québec, ce rapport est géré par la Régie du logement, non par la Régie du bâtiment. Une personne qui choisit un logement, signe un bail, fait le choix au minimum de vivre quelque part, en relation avec un propriétaire et des voisins. Même si elle ne leur adresse pas la parole ou le moins possible, elle est de facto en relation avec eux par le lieu qu'elle occupe et les règles sociales qui régissent l'occupation de ce lieu. Prendre un logement inscrit la personne dans un processus d'habitation dans une communauté, même si cette communauté est anonyme comme peut l'être la Communauté urbaine de Montréal. Mais ce processus peut avorter, et le sens du logement se transformer en cours de route. Le logement peut devenir un abri pour la personne. (Simard 2014)

LE NIVEAU COLLECTIF

D'une certaine façon, le niveau collectif du phénomène d'itinérance emprunte sa signification aux vécues des personnes, sur une autre échelle. En raccourci, la croissance de l'itinérance depuis la fin du XXe siècle, révèle une faille importante dans la dynamique de développement des sociétés modernes contemporaines. Les sociétés que nous habitons n'ont jamais été aussi riches, aussi développées aux niveaux technique et scientifique. Le confort que procurent à la classe moyenne toutes ces avancées n'était même pas à la portée d'un Louis XIV, malgré toute sa richesse et son pouvoir. Le niveau d'instruction de la population n'a jamais été aussi élevé. Bref, nous n'avons jamais eu autant de moyens pour créer un milieu plus propice au bien-être des populations et à l'épanouissement des personnes. Or, la croissance continue de l'itinérance, des inégalités sociales et des problèmes environnementaux révèlent tous une faille au sein du développement des sociétés modernes contemporaines : le nombre de personnes qui peut en profiter se rétrécit constamment et la dynamique de développement semble s'accompagner d'une déliance¹ qui isole les individus et les laisse désarmés et vulnérables à la rupture sociale. Le développement des sociétés modernes contemporaines est comme dérégulé.

Un des signes de ce dérèglement est la fracture systémique que l'on constate en itinérance. Lorsqu'on regarde les choses avec un peu de recul, disons une vingtaine d'années, on observe un déplacement systématique des populations autrefois prises en charge par les institutions vers la société civile. En principe, les ressources institutionnelles doivent suivre les personnes fragiles et vulnérables qui ne peuvent plus être prises en charge en milieu institutionnel. Or ce qu'on constate, c'est la croissance du nombre de personnes

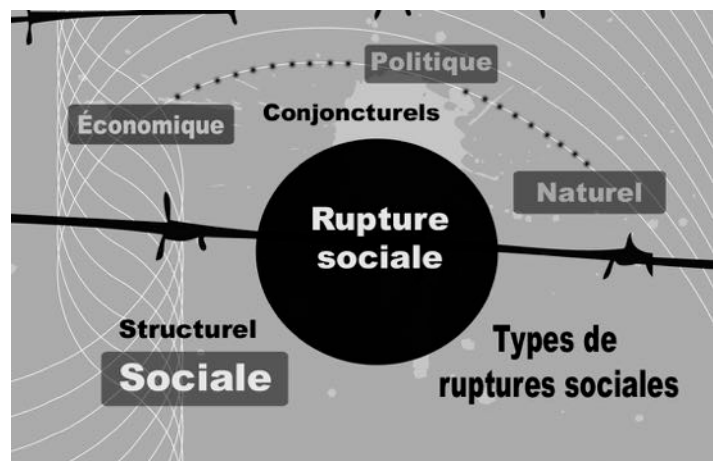
¹ Pour le dire rapidement, la déliance est un processus de fragilisation des liens qui intègrent l'individu dans un tout plus grand que lui auquel il participe : la communauté, la nature, etc.

très fragiles et vulnérables qui n'ont nulle part où aller que les institutions publiques renvoient systématiquement dans le milieu de l'itinérance ou directement à la rue. De l'autre côté, le milieu de l'itinérance n'a souvent aucune porte de sortie, ni dans la société civile ni dans les institutions publiques, surtout pour les personnes très vulnérables. C'est l'impasse. Mais cette impasse n'est pas un accident, une erreur d'aiguillage. C'est une fracture systémique.

Cela signifie que la dynamique de développement des institutions publiques entraînent le déplacement d'une part importante de la population très vulnérable vers le milieu de l'itinérance, sans possibilité réelle de prise en charge ou de retour vers les établissements. La croissance de ce déplacement et de l'impasse dans laquelle se trouvent les personnes et les ressources n'a plus besoin d'être démontrée. Tous le constatent : les parents et les proches, les intervenants des milieux de l'itinérance, les professionnels, les policiers, les chercheurs, les commerçants des centre-ville, etc. Il ne s'agit pas d'une défaillance du système, d'une erreur commise, d'une mauvaise gestion ou d'une faute. Mais du fonctionnement « normal » du système. Tel qu'il se développe, il produit de l'itinérance. C'est pour cette raison qu'il faut penser et mettre en œuvre des politiques et des actions qui peuvent avoir un impact systémique dans une perspective de longue durée. Autrement, on vire en rond avec le problème, pire : on s'enfonce.

Une typologie des situations de rupture sociale

Si nous plaçons le rapport d'exclusion au logement au centre de la définition de l'itinérance. Et que nous comprenons ce rapport comme le suggère la définition canadienne : « L'itinérance décrit la situation d'un individu ou d'une famille qui n'a pas de logement stable, permanent et adéquat, ou qui n'a pas de possibilité ou la capacité immédiate de s'en procurer un. » Nous pouvons construire rapidement une typologie des phénomènes collectifs d'itinérance basée sur les déclencheurs.



Au centre on place l'absence de chez soi. C'est ce que désigne le rapport d'exclusion au logement. Autour on place les déclencheurs. Ainsi on obtient quatre types de ruptures sociales selon la source : naturel, politique, économique et sociale.

Le type naturel

Le 29 août 2005, l'ouragan Katrina frappe de plein fouet la côte est américaine avec des vents pouvant atteindre plus de 280 km/h. C'est la catastrophe. Le lendemain, La Nouvelle-Orléans est devenue une zone sinistrée. Des milliers de personnes sont abandonnées à elles-mêmes sans chez soi. Elles doivent s'arranger comme elles peuvent pour survivre.

Plus près de nous, on peut penser à la catastrophe du Lac-Mégantic qui, en plus de faire des morts, a littéralement fait voler en éclat la vie de centaines de personnes qui se sont retrouvées brutalement sans

chez soi. Heureusement les secours sont arrivés rapidement. Mais elles ont dû apprendre durement et rapidement à survivre.

Le type politique

Au printemps 2011, c'est le printemps arabe en Syrie. Le 23 mars une centaine de manifestants sont tués à Deraa. La situation se détériore rapidement et les événements se bousculent. Le 13 août, l'armée commence à bombarder Lattaquié, principal port du pays. Entre 5 000 et 10 000 personnes fuient la ville. La crise politique syrienne s'est enfoncée dans l'enfer de la guerre civile : 150 000 morts, des millions de déplacés et des centaines de milliers de « migrants » en fuite. La rupture sociale est brutale. Il n'y a plus de vie possible en Syrie pour ces fuyants. Ils sont plongés dans une itinérance à la recherche d'un lieu d'asile où la vie pourrait encore être possible.

Le type économique

Entre le 24 et le 29 octobre 1929, la bourse de New York s'effondre. C'est le déclenchement de la plus grande crise économique du XXe siècle. En 1933, la production industrielle des États-Unis avait baissé de moitié depuis 1929. Sans travail, sans revenu, des milliers de personnes sont littéralement jetées à la rue. À Montréal, le refuge Meurling déborde. En 1933, lorsque Roosevelt devient président, 24,9% de la population active est au chômage et deux millions d'Américains sont sans-abri. Pour des millions de personnes, c'est la rupture sociale. Elles n'ont plus de place à elles où vivre et elles n'ont pas de vie hors de la survie. C'est l'itinérance.

Le type social

Entre 1990 et 2010, la population sans abri n'a cessé de croître et de se diversifier dans l'ensemble des sociétés occidentales contemporaines : des hommes, des femmes, des jeunes, des âgées et dans certaines régions des familles entières. D'abord concentré dans les grands centres urbains, le phénomène s'est généralisé surtout depuis le début des années 2000. On voit une croissance inquiétante et continue de personnes très vulnérables avec des problèmes graves de santé mentale et de santé physique errer dans les rues, sans soin, n'ayant nulle part où aller. Plusieurs voient leur vie littéralement sombrer dans le cauchemar des dépendances toxiques.

À Trois-Rivières, le nombre de demandes d'hébergement d'urgence est passé d'environ 200 par année au début des années 90, à plus de 1 200 en 2010. En septembre 2015, les villes américaines de Los Angeles et Portland ont décrété un état d'urgence relativement à la situation des sans-abri dans leur ville. ²À New York des commentateurs parlent d'une épidémie de sans-abri dans la ville. Au mois de janvier 2014, près de 580 000 personnes étaient sans logement au cours d'une seule nuit aux États-Unis.(NAEH 2015) Au Canada, the Canadian Observatory of Homelessness estime qu'environ 235 000 personnes se sont retrouvées itinérantes au cours de l'année 2014. (Gaetz, et al. 2014) Nous pourrions aligner encore les chiffres qui illustrent le développement du phénomène social de l'itinérance dans les sociétés modernes contemporaines. Mais cela est suffisant pour notre propos. Ce qu'il faut remarquer et retenir, c'est que

² Voir l'article : <http://www.citylab.com/housing/2015/09/what-a-state-of-emergency-declaration-means-for-the-homeless/407014/>

contrairement aux autres types, il n'est pas possible ici d'identifier un évènement déclencheur et une cause précise. La raison de cela est for simple. Le type de rupture sociale dont on observe la croissance depuis une vingtaine d'années n'est pas dû à une cause particulière et n'a pas été déclenché par un évènement; il est le produit des changements structurels qui transforment profondément et rapidement les sociétés modernes contemporaines depuis la sortie du XXe siècle. La solution à ce problème ne peut pas être unique et temporaire. Elle passe nécessairement par des actions qui ont une portée systémique et qui s'inscrivent dans une perspective de longue durée. Parce que la croissance du phénomène d'itinérance que l'on observe depuis plus de vingt ans est intimement liée à la dynamique de développement de nos sociétés. Certains diraient de mal-développement.

2- DEUX DIMENSIONS : L'AVANT-PLAN ET L'ARRIÈRE-PLAN

On ne fait jamais ce genre de distinction, à ma connaissance. D'une manière plus ou moins interchangeable, on utilise plusieurs expressions pour désigner le même phénomène : sans-abri, sans domicile fixe, itinérance, désaffiliation sociale, rupture sociale, etc.. Il m'est apparu très éclairant et avantageux de faire la distinction entre deux dimensions du phénomène. D'abord une dimension plus visible que l'on peut observer assez facilement. Une dimension située à l'avant-plan du phénomène que j'appellerai « itinérance ». Et une autre comme dissimulée. Une dimension que l'on ne peut observer directement. Une dimension qui est derrière l'itinérance, à l'arrière-plan et que j'appellerai la rupture sociale. Commençons par clarifier la dimension d'avant-plan : l'itinérance.

L'ITINÉRANCE COMME STRATÉGIE DE SURVIE

Qu'est-ce que l'itinérance ? Pour l'individu, l'itinérance est une stratégie de survie à l'impasse, voire à l'effondrement de son projet d'être. C'est une façon d'habiter la rupture sociale qui, elle, est à l'arrière-plan.

Les itinérances

Comme stratégie de survie, l'itinérance dépend des capacités et habiletés des individus, ainsi que des opportunités et des conditions des milieux dans lesquels ils se trouvent. Pour certains l'itinérance se déroule dans l'espace public. Elle est très visible. Et parfois elle peut être très dérangeante, voire troublante. C'est le cas de Blanche.

L'itinérance de Blanche est très visible. Une petite bonne femme, trapue, la tête rasée, emmitouflée de plusieurs couches de manteaux, hiver comme été, ça ne passe pas inaperçu au centre-ville. Socialement, elle n'a aucune présentabilité. Son humanité est totalement dénudée. Ce dénuement affiché sans aucune retenue dans l'espace public frôle l'indécence. La plupart des passants préfèrent l'ignorer. Ils détournent le regard pour éviter la rencontre. D'autres, heureusement moins nombreux, voyant sa vulnérabilité se moquent d'elles et essaient de lui faire peur, voire de lui faire du mal. Mais Blanche a appris jeune à se défendre. C'est une battante, comme on dit. Elle ne se laisse pas faire. Elle crie. Elle insulte. Elle rage. Et elle finit par faire fuir ceux et celles qui veulent s'approcher trop près. Mais souvent, les personnes qui sont victimes de ses attaques verbales sont des passants plutôt bienveillants à son égard. C'est

que Blanche entend des voix hostiles qui menacent de lui faire du mal, voire de la tuer. Et elle est persuadée que ce sont les passants qui la menacent ainsi. Elle crie après eux pour leur faire peur et les faire fuir. Généralement, elle réussit. Sauf lorsque ce sont des policiers. L'itinérance de Blanche est très visible et souvent dérangeante, voire troublante. Blanche est-elle dangereuse ? Pas vraiment. Sauf peut-être pour elle-même.

Pour d'autres, leur itinérance est dissimulée dans les interstices du tissu social. Peu visible, elle peut facilement passer inaperçue. La majorité des personnes qui utilisent les refuges et les hébergements d'urgence sont dans cette catégorie. Si on ne travaille pas ou ne fréquente pas ces milieux, on ne les verra pas. Leur itinérance passe facilement inaperçue. Pour la voir, il faut s'approcher de plus près. Car du dehors, elle ne sera pas visible. Elle est comme recouverte d'une présentabilité sociale qui la dissimule et protège la personne des regards blessants.

C'est le cas de M. Bernard. Il vit dans un refuge depuis une vingtaine d'années. Tous les soirs, vers 20 heures 30, il se présente au refuge pour s'enregistrer pour la nuit. Tous les matins, depuis vingt ans, il quitte le refuge après déjeuner. Il n'a jamais manqué une journée. Et il n'a jamais demandé un autre traitement. Il est très poli et respectueux. Même s'il doit partager un dortoir avec des inconnus et s'astreindre à des règles de vie strictes, il ne se plaint jamais. Au contraire. Il semble apprécier ce qui lui est offert.

M. Bernard est toujours propre et bien habillé. Il traîne avec lui une petite mallette, comme si tous les matins il allait travailler au bureau. Sur la rue, personne ne le remarque. Il ne dérange personne. Et son costume avec sa petite mallette en cuir le protège de tous regards hostiles ou méprisants. Son humanité blessée est très bien protégée. Personne ne peut la voir ni même la soupçonner. Elle est à l'abri. Tous les jours, il va à la bibliothèque. Pas toujours la même. Il consulte les journaux. Son itinérance s'inscrit dans une routine réglée au quart de tour.

M. Bernard était fonctionnaire. Il a perdu son poste dans des circonstances obscures. Il croit qu'on lui a fait perdre son poste injustement. Il en est profondément convaincu. Il croit même que tout ce qui lui est arrivé a été orchestré afin de le détruire. C'est pour ça qu'il vit dans un refuge. Il doit se cacher tout en préparant sa défense. C'est ce qu'il fait tous les jours dans les bibliothèques. Il ramasse des preuves qui démontrent son innocence et le complot malfaisant dont il est victime.

Personne ne voit l'itinérance de M. Bernard. Elle ne dérange personne. Pourtant, l'itinérance de M. Bernard plonge ses racines dans une rupture sociale profonde. Mais la rupture sociale n'est pas quelque chose de visible. C'est l'itinérance qui l'est. Mais cette visibilité sociale n'est pas toujours évidente, comme dans le cas de M. Bernard. Son itinérance se fond dans le décor social. Pour la voir, il faut être très attentif et l'observer. C'est sa vie dans le refuge qui rend l'itinérance de M. Bernard lisible. Autrement, elle serait très difficile à repérer. C'est le cas de plusieurs personnes qui ne sont ni à la rue, comme Blanche, ni dans un refuge, comme M. Bernard. Leur itinérance est beaucoup moins lisible, parce que la rupture n'est pas totale. Elles n'ont pas de chez-soi véritablement; leur projet d'être est en panne sèche dans toutes les sphères de leur vie. Leur vie relationnelle est dans une impasse complète. Mais elles ne sont ni à la rue ni dans un

refuge. C'est l'instabilité résidentielle chronique qui rend leur itinérance repérable et lisible, et, derrière elle, la rupture sociale et l'impasse de leur projet d'être quelqu'un, quelque part.

Jacques est un jeune adulte. Il veut réussir sa vie. Devenir architecte. Avoir une blonde. Fonder une famille. Avoir un char, une maison. Faire suffisamment d'argent pour prendre sa retraite rapidement et profiter de la vie. Plus profondément, il veut montrer à sa famille et à ses amis ce qu'il vaut. Il veut qu'ils se rendent compte de ses talents qu'il croit bien au-dessus de la moyenne.

Dans la réalité Jacques n'a pas de travail. Il a bien réussi de peine et de misère à terminer un bac. Mais il n'a pas été capable de conserver aucun emploi. Il n'a pas de blonde non plus. Il a bien eu plusieurs relations qui semblaient prometteuses. Mais elles se sont toutes terminées en catastrophe. Il n'a plus vraiment d'amis non plus. Tous ceux qu'ils avaient se sont éloignés. Les membres de sa famille continuent de l'aider et de l'héberger. Mais c'est de plus en plus difficile. Sa situation est très précaire.

Jacques a un problème de santé mentale qui est apparu à l'adolescence. Mais il ne l'a jamais vraiment accepté. Il sait bien que quelque chose ne tourne pas rond. Mais il n'a aucune confiance ni au système, ni aux psychiatres, ni à personne. Son projet d'être est gouverné par la méfiance, voire la paranoïa. Très fragile, son estime personnelle repose essentiellement sur sa capacité à fonctionner sans médication. Pour y parvenir, il s'est construit une identité de combattant quasi invulnérable. En fait, il s'est coupé de son humanité. Pour réussir à survivre ainsi dans les moments les plus difficiles, il se noie dans l'alcool ou dans tout ce qui peut lui permettre une sortie d'urgence de l'angoisse. Il vit le plus possible exilé de son humanité.

Jacques est rarement à la rue. Il a toujours un lieu où vivre. Mais il n'habite vraiment nulle part. Toutes ses tentatives d'habitation ont échoué. Il passe d'un lieu à un autre. Un mois à une place. Une semaine ailleurs. Retour au point de départ. C'est son itinérance. Sa façon de survivre à l'impasse de son projet d'être quelqu'un, quelque part.

L'itinérance de Jacques ne peut pas être repérée dans l'espace public. Il n'utilise pas les refuges et ne vit pas dans la rue. Elle se déroule à l'abri des regards dans des espaces privés. C'est son instabilité résidentielle qui la révèle.

L'itinérance et la marginalité

Les itinérances se déroulent toujours dans les marges de la société. Parfois elles sont très visibles, voire très dérangeantes. On ne peut les ignorer. Mais la plupart du temps, elles sont plus dissimulées à l'abri des regards, voire invisibles. Les itinérances, qu'elles soient visibles ou non, sont des stratégies de survie des personnes dont le projet d'être est dans une impasse. Elles sont souvent confondues avec des parcours d'errance dans les marges de la société. Les parcours d'errance sont très importants dans les sociétés modernes contemporaines. Surtout chez les jeunes. Mais pas seulement. Ces parcours d'errance ne sont pas des stratégies de survie, mais de développement. Ce sont des stratégies qui présentent des risques. Elles peuvent inquiéter, déranger, voire troubler. Surtout lorsqu'elles sortent des balises institutionnelles. Ce sont des parcours souvent sans repère précis, sans orientation précise, voire même dans des zones de

grande vulnérabilité. Les personnes engagées dans ces parcours peuvent être très instables. Par exemple, ne pas avoir de lieu de résidence fixe. Mais si on y regarde de plus près, on se rend compte qu'elles sont dans une dynamique de développement. Leur projet d'être n'est pas en impasse. Elles sont dans une quête de sens dans les marges de la société, en dehors de l'agitation frénétique de la société de consommation.

Gabriel a vingt ans. Il étudie en musique au CEGEP. La musique l'intéresse. Mais pas le CEGEP. Finalement, il décide de partir en voyage, sans compléter son parcours scolaire et obtenir son diplôme.

Avec peu d'argent en poche, il part sur le pouce avec trois autres compagnons en direction du Mexique. En cours de route, ils vont vivre toute sorte d'aventures. Pour survivre, ils jouent de la musique dans les lieux publics. Ils dorment souvent dehors. Mais pas toujours. Ils sont parfois invités chez des personnes qui leur offrent le gîte. Ils traversent ainsi les frontières des «États-Unis et du Mexique. Finalement, ils se séparent. Gabriel poursuit avec un autre compagnon. Ils se retrouvent dans un bidonville près de Mexico. Cette expérience est intense et les marque profondément. Ils amorcent le retour à travers les États-Unis, couchant ici et là, selon les opportunités du moment. De retour à Montréal, Gabriel s'intègre dans un milieu anarchique. Il vit dans un appartement qu'il partage avec une douzaine d'autres personnes. Il n'a pas de bail ni ententes précises. Dans l'appartement, il n'y a pas vraiment de règle de vie. La règle, c'est de ne pas avoir de règle. La plupart des occupants sont instruits et engagés. Du moins leur discours est engagé. En fait, il y a beaucoup de consommation et l'atmosphère est plutôt tendue. Gabriel décide de quitter et de s'installer dans un immeuble abandonné. Il croit qu'il y sera mieux pour poursuivre son exploration. De l'extérieur, il vit comme une personne itinérante. Après quelques mois, il était temps pour lui de faire le point sur son expérience. Il ramasse ses choses et retourne chez lui.

Gabriel a vécu une expérience très riche en dehors des sentiers balisés par les institutions. C'est ce qu'il voulait faire. C'est ce qu'il sentait qu'il devait faire pour comprendre le monde dans lequel il devait s'insérer. Il lui fallait aller explorer l'humanité en bordure du monde. Ce qu'il a vu l'a enrichie. S'inscrire aux études et prendre sa place dans la société, prend plus de sens pour lui maintenant. Cette expérience d'errance, malgré ses risques, marque un point tournant et une avancée importante dans son développement.

En fait, malgré les apparences, Gabriel n'a jamais été en rupture sociale. Il était toujours en communication avec sa famille et ses amis qui le suivaient de proche et soutenaient sa démarche. Il n'était pas du tout en fuite ni en rupture. Il était en exploration de l'humanité, en quête de sens, en lien avec la vie. Son errance est en fait une démarche de développement et d'intégration. Elle est fondée sur la liberté que donne la confiance en soi et l'ouverture sur le monde. Son errance n'est pas une stratégie de survie, mais de développement. Ce qui la motive, ce n'est pas la fuite d'une situation sans issue, voire dangereuse. Mais la recherche d'une vie plus vraie, plus consciente de la réalité du monde.

Dans nos sociétés ouvertes, ces parcours d'errance sont nombreux. Plusieurs jeunes se cherchent en dehors des sentiers balisés. Mais ils demeurent en lien avec le monde qui les entoure. Et surtout ils demeurent en lien avec eux-mêmes et la vie qui est en eux. C'est souvent pour rester présent à ce qu'ils vivent qu'ils peuvent se lancer dans ces aventures en bordure du monde. Mais de l'extérieur la distinction n'est pas

toujours facile. D'autant plus qu'une quête de sens, même si elle est sincère, peut facilement aboutir dans un cul-de-sac. Dans un parcours d'errance, le lien avec la vie peut se rompre, et tout peut perdre son sens. La quête peut se terminer dans une démission de soi. Il n'y a aucune garantie. Il n'y a pas d'assurance qui préserve et compense la perte de sens. Ce risque est d'autant plus important, qu'en arrière-plan des valeurs qui donnent sens à notre être ensemble, traîne un fond culturel nihiliste qui en nie la pertinence, jusqu'à la racine. Mené à l'extrême et radicalisé, le nihilisme peut atteindre la pulsion vitale, l'amour de la vie, voire le désir de vivre. La quête de sens elle-même peut perdre son sens. Le parcours d'errance risque alors de se transformer en itinérance. Ce qui au départ pouvait être une stratégie de développement, peut se transformer et devenir une stratégie de survie à l'impasse du projet d'être quelqu'un, quelque part. À l'inverse, une itinérance peut se transformer en quête de sens, en stratégie de développement. Mais rarement, voire jamais sans soutien, sans passage qui permet de se reconnecter avec la réalité du monde, avec soi-même et avec la vie.

Même si le discernement n'est pas toujours facile, il est essentiel de ne pas confondre l'itinérance comme stratégie de survie avec les stratégies de développement que sont les parcours d'errance dans les marges de la société. L'itinérance se déroule dans les marges de la société. Mais elle n'est pas qu'une marginalité. Comment les distinguer et avec quel critère ? Je crois que le critère le plus juste c'est quelque chose que l'on pourrait appeler la captivité. Il y a dans l'itinérance comme situation de rupture sociale plus qu'une marginalité relativement au monde. Il y a une incapacité à habiter le monde, à y trouver sa place, à se loger, voire à être quelqu'un, quelque part. L'itinérance désigne plus que la marginalité au sein de laquelle elle prend place. Et elle est autre chose qu'une aventure en marge des chemins balisés du monde. Elle est une situation d'impasse dans le projet d'être quelqu'un, quelque part. Elle est une situation de rupture qui atteint la confiance qui fonde le lien social.

Les parcours d'errance dans les marges nous renvoient à la liberté des personnes qui vivent à l'écart des institutions et à leur droit d'explorer des chemins de vie hors des sentiers battus. Alors que l'itinérance nous renvoie à la détresse des personnes vulnérables abandonnées à elles-mêmes; des personnes qui n'arrivent pas à trouver leur place nulle part et qui sont en lutte pour leur survie. La marginalité est toujours ambiguë. La rupture sociale est plus qu'une situation de marginalité. Elle est une détresse, une captivité dans la marge, voire dans la misère et le dénuement le plus total.

L'itinérance n'est pas un parcours dans le milieu de l'itinérance. Cela, c'est une aventure, une exploration qui peut être fascinante, voire très enrichissante. Mais il ne faut pas se méprendre. Ces expériences n'ont rien à voir avec le vécu de l'itinérance. Lorsque le journaliste de TVA Hugo Meunier prépare son reportage sur le milieu de l'itinérance à Montréal, il essaie de recréer le plus possible les conditions de l'itinérance. Il laisse derrière lui toutes ses possessions. Sauf 20\$ qu'il conserve comme mise de départ. Démuni, il part à l'aventure explorer le milieu de l'itinérance. Mais il ne vit pas l'itinérance. Il vit comme s'il était itinérant. Il couche dehors, à la Mission Old-Brewery, à la Maison du Père. Il va manger à l'Accueil Bonneau. Il vit une aventure dans le milieu de l'itinérance en partageant avec eux les conditions dans lesquelles ils vivent. Ce parcours insolite s'inscrit dans une stratégie de développement de son projet d'être. Dans ce cas-ci, sa carrière journalistique. Cette expérience a beaucoup de sens. Elle permet de sensibiliser la population à la réalité de l'itinérance. Mais l'itinérance n'est pas une stratégie de développement. C'est une stratégie de survie. L'itinérance est une façon de survivre à l'impasse du projet d'être quelqu'un, quelque part, avec les

autres, dans des institutions communes. L'itinérance n'est pas un parcours planifié avec son début, son déroulement et sa sortie. L'itinérance n'a pas de sortie prévue d'avance. On ne décide pas un jour de devenir itinérant, pour trois mois. En deçà du décor dans lequel elle se déroule, c'est ce qui caractérise l'itinérance : l'impasse du projet d'être de la personne.

Claude arrive à l'hébergement d'urgence sur la fin de l'après-midi. Il demande un hébergement pour quelques jours. Selon ses dires, sa situation d'impasse n'est que temporaire et accidentelle. Il travaille au noir et son patron ne l'a pas encore payé. C'est ce qui explique sa situation. Claude est instruit, c'est certain. Il a fait des études universitaires. Il se présente bien. Et malgré une anxiété assez forte qu'il réussit à maîtriser, il semble assez sûr de lui. Il n'aime pas le milieu et ne se mêle pas aux autres.

Au cours des mois qui suivent, Claude revient à l'hébergement de plus en plus fréquemment. Un lien de confiance s'établit. Il décide de se confier. Ça fait une dizaine d'années qu'il vit sans adresse fixe, sans revenu, sans compte bancaire et sans cartes d'identité. Le plus souvent, il se fait héberger dans les communautés religieuses. Il a développé de bons liens avec quelques religieux qui lui avancent un peu d'argent pour l'aider à survivre. Il réussit aussi à faire des travaux de peinture payée en argent et au noir. Avec cet argent, il s'est développé un marché de livres usagés de collection qu'il réussit à revendre. Mais sa vie est de plus en plus difficile. Il se sent très seul. Il n'a pas de contact avec sa famille depuis le début de son itinérance. Il n'a donné aucun signe de vie à personne et n'a reçu aucune nouvelle d'eux non plus. Il pense beaucoup à sa mère qui lui manque. Il y a quelques années, il a amorcé une relation amoureuse. Mais il a mis fin abruptement à la relation. Il ne pouvait plus lui mentir sur son histoire ni lui dévoiler la vérité. C'était une situation sans issue. Les derniers temps sont devenus encore plus difficiles. Des problèmes de santé assez importants sont apparus. Sans carte d'assurance maladie et sans argent, il ne peut consulter un médecin. Il ressent une anxiété de plus en plus forte qu'il a commencé à gérer avec l'alcool qui commence à être un problème. Au bout du rouleau, il a mis au point un scénario pour s'enlever la vie, qu'il prévoit mettre en exécution bientôt, s'il ne trouve aucune autre solution.

Acculé au pied du mur, il finit par raconter son histoire, sans entrer dans les détails. Il livre l'essentiel, c'est tout. « J'ai tué quelqu'un. J'étais en légitime défense. Mais j'ai paniqué. Je me suis enfui, sans laisser de trace. Je n'ai aucune confiance dans la justice. Et j'ai très peur de me retrouver en prison. J'ai tout fait pour ne pas avoir à affronter la justice. Mais là je n'en peu plus. »

Claude s'est finalement livré aux policiers. Il a subi son procès. Il a été condamné. Il a fait son temps. Il a été libéré après un séjour en maison de transition. Et il a repris sa vie, son projet d'être. Sa vie pouvait maintenant avoir un sens, au-delà de la survie. L'itinérance était maintenant derrière lui.

LA RUPTURE SOCIALE COMME PERTE DE L'ENVELOPPE PSYCHOSOCIALE

La rupture sociale, c'est ce qui est derrière l'itinérance. Robert Castel définit la rupture sociale comme un processus de désaffiliation où se cumulent les ruptures avec le monde du travail et celui de la vie familiale.

Ce processus de désaffiliation mené à terme produit l'individu négatif : sans travail, sans lien, sans papier, sans statut, etc. (Castel 1995) Pour décrire la réalité de la rupture sociale, j'utiliserai la métaphore de l'enveloppe psychosociale. Je m'inspire librement pour cela de la pensée du philosophe Peter Sloterdijk. (Sloterdijk and Mannoni 2013)

Une sphère psychosociale est la demeure où les hommes et les femmes développent et vivent leur humanité. C'est leur chez soi culturel au sens anthropologique. Mais nous vivons la majeure partie sinon toute notre vie adulte à l'intérieur de sphères psychosociales sans trop nous en rendre compte. Elles sont si proches de ce que nous sommes qu'il est très difficile de prendre pleinement conscience de leur existence et de leur importance dans nos vies. Ces sphères ne sont pas à l'extérieur de nous. Elles sont entre nous. Elles nous permettent d'être en relation sans tomber les uns sur les autres. Les sphères psychosociales instaurent une distance et un ordre entre les individus. Même si l'on peut supprimer cette distance et transgresser l'ordre établi, ils finissent toujours par se rétablir, d'une façon ou d'une autre. Autrement, c'est le chaos et la violence qui règnent. Il n'y a plus de chez-soi possible où développer son humanité.

Comme les maisons faites avec des matériaux, les sphères psychosociales sont construites. Elles prennent différentes formes selon les époques et les lieux. Mais les deux principales sphères psychosociales que nous habitons aujourd'hui se forment autour de la famille et du travail. Certes, ces sphères s'inscrivent dans une macro sphère que constituent l'État et ses institutions et il y a d'autres sphères qui peuvent prendre de l'importance dans nos vies, comme celles de la vie religieuse, ou d'autres associations, mais il n'est pas nécessaire d'aller dans ces détails pour notre propos. Dans nos sociétés séculières, ce sont les sphères psychosociales construites autour de la famille et du travail qui forment l'essentiel de la demeure où il nous est possible de développer notre identité et notre humanité.

Au-delà des formes qu'elles peuvent prendre et de la fonction d'ordre qu'elles instaurent, les sphères psychosociales en tant que lieu d'habitation remplissent trois fonctions essentielles d'une vie pleinement humaine. Voyons brièvement ces trois fonctions. Leur compréhension va nous permettre de mieux saisir la signification de l'itinérance.

Ce sont des enveloppes protectrices

Les sphères psychosociales ont une fonction immunitaire. En elles on est protégé des dangers inhérents à l'existence. Peut-être le plus important est-il l'isolement et le sentiment d'être seul pour faire face aux épreuves de la vie. On est aussi protégé de l'incertitude et de la discontinuité de la vie; l'intégration dans les sphères psychosociales de l'existence procure une stabilité et une continuité rassurantes dans l'existence. Il faut penser ici à toutes les mesures solidaristes et assurantielles mises en place pour garantir des risques de la vie sociale : sécurité du revenu, chômage, assurance maladie, etc. La précarisation et l'insuffisance de ces mesures ne doivent pas nous empêcher de voir l'importance de leur fonction protectrice. On peut aussi penser à l'importance, comme facteur immunitaire, du développement de la communication empathique et plus largement de la croissance personnelle dans les sociétés singularistes caractérisées par la déliance et la détresse psychologique.(Martuccelli 2010)

Ce sont des milieux d'accomplissement du projet d'être

Les demeures psychosociales ne sont pas des contenants, mais des espaces d'accomplissement. De la même manière que l'environnement est l'espace d'accomplissement des corps. Les sphères psychosociales sont les espaces d'accomplissement du projet d'être de la personne. Celui qui en est exclu totalement fait l'impasse sur son projet d'être quelqu'un, quelque part. C'est plus profond qu'un dénuement matériel. Il faut bien comprendre que le logement est une composante aux dimensions matérielle, sociale, juridique et symbolique à l'intérieur des sphères psychosociales habitées par les personnes. En dehors de toutes sphères psychosociales, le logement n'est qu'un abri.

Les personnes humaines ne naissent pas achevées. Non pas seulement parce que le corps biologique a besoin encore de plusieurs années en dehors de l'utérus pour achever son développement. Mais surtout parce qu'elles doivent « naître au monde », c'est-à-dire devenir adulte comme on dit couramment, et se développer comme personne, c'est-à-dire sujet, à travers un parcours biographique dont on peut faire le récit à la première personne. Les sphères psychosociales sont le milieu où les personnes viennent au monde et s'accomplissent en tant que sujet. La trace de cette venue et de cet accomplissement est le récit biographique. C'est ce que désigne ici l'expression projet d'être de la personne : prendre sa place dans la société et pouvoir s'accomplir comme personne, à travers les rôles et les fonctions qu'il est possible d'exercer. Bref, vivre sa vie et être capable de la raconter. Les sphères psychosociales constituent ce milieu humain où les hommes vivent leur vie et peuvent en faire le récit. Si ces sphères éclatent, alors la vie est mise à nue. C'est la survie, c'est-à-dire l'itinérance.

Ce sont des espaces de transmission

Les sphères psychosociales ne sont pas des milieux au sens de l'environnement naturel. On n'entre pas dans une sphère psychosociale comme on entre dans une pièce. L'entrée dans une sphère psychosociale est un processus d'intériorisation de ses règles, de ses sanctions, de ses valeurs et de ses idéaux. Pour habiter une sphère psychosociale, il faut comprendre ses règles et adhérer aux valeurs et aux idéaux qui l'animent. Les sphères ne sont pas des environnements neutres. Elles transmettent les valeurs, les normes et les injonctions qui balisent, orientent et sanctionnent les projets d'être des personnes. Par exemple, plusieurs observateurs de la société moderne contemporaine constatent que l'individualité, l'autonomie et la performance sont devenues de véritables injonctions institutionnelles; de la même manière que l'obéissance à l'autorité, le respect de son rôle et de sa place dans communauté, ainsi que l'adhésion aux valeurs et croyances religieuses pouvaient l'être dans les sociétés traditionnelles. (Astier 2007) Être autonome, s'assumer en tant que personne et performer dans son rôle seraient devenus les injonctions institutionnelles des sociétés modernes contemporaines. En clair, cela signifie que pour être quelqu'un, quelque part, il vaut mieux être autonome, se démarquer en tant que personne et être performant. Autrement, la vie risque d'être plus difficile. Des auteurs comme Erenberg ont montré comment ces injonctions institutionnelles à l'autonomie, à l'individualité et à la performance peuvent peser lourd sur les individus et les conduire ultimement à la dépression. (Ehrenberg 1998)

CONCLUSION

La croissance continue de l'itinérance depuis la fin du siècle dernier dans l'ensemble des sociétés modernes contemporaines n'est pas un problème lié à une mauvaise conjoncture ou à un événement malheureux. Elle révèle une faille dans la dynamique de développement de nos sociétés. Une sorte de

dérèglement. Malgré des avancés extraordinaires, de plus en plus d'hommes et de femmes sont exclus des avantages de la croissance et relayés en bordure du monde commun.

Mais l'itinérance c'est plus et autre chose que la marginalité dans laquelle elle prend place. L'itinérance n'est pas une dynamique de développement dans les marges du monde. C'est une stratégie de survie. La différence est importante. Il ne faut pas les confondre. Une personne marginale n'est pas nécessairement itinérante. Et une personne itinérante ne s'identifie pas nécessairement avec la marginalité. Ce sont deux registres d'être radicalement différent.

Avoir un chez-soi, c'est plus qu'avoir un toit sur la tête. Et on pourrait dire qu'avoir un logement, c'est aussi plus qu'avoir un toit sur la tête. Une vie pleinement humaine se développe et s'accomplit à l'intérieur de sphères psychosociales, dont le logement est une composante essentielle. À l'intérieur de ces sphères sont transmis les valeurs et les idéaux qui peuvent légitimement inspirer la vie. Et c'est à l'intérieur de ces sphères que les individus peuvent être à l'abri des risques inhérents à la vie sociale, voire au tragique de l'existence. Lorsque ces sphères éclatent le projet d'être quelqu'un, quelque part de la personne avorte. Elle est comme mise à nue, sans protection, sans possibilité d'accomplissement. L'itinérance est une stratégie de survie à cette situation existentielle.

RÉSUMÉ DES IDÉES

- Les deux distinctions clés s'inscrivent dans une approche compréhensive de l'itinérance.
- L'approche compréhensive ne remplace pas l'approche épidémiologique; elle la complète.
- Une approche compréhensive cherche à comprendre l'itinérance en dehors des problèmes qui lui sont associés.
- Pour baliser la compréhension de l'itinérance, j'ai recours à deux distinctions clés : les niveaux individuel et collectif, la dimension d'avant-plan et d'arrière-plan.

DEUX NIVEAUX : INDIVIDUEL ET COLLECTIF

- Ce qui est en jeu pour la personne dans l'itinérance, c'est l'impasse de son projet d'être quelqu'un, quelque part.
- Avoir un logement, c'est plus et autre chose qu'avoir un abri. Mais un logement peut se transformer en abri pour une personne.
- La croissance du phénomène de l'itinérance depuis la fin du XXe siècle révèle une faille dans le développement des sociétés modernes contemporaines, un développement dérégulé : le nombre de personnes qui peut en profiter se rétrécit constamment et la dynamique de développement semble s'accompagner d'une déliance qui isole les individus et les laisse désarmés et vulnérables à l'égard des risques de la vie sociale.
- La fracture systémique entre les réseaux publics et communautaires contribue massivement à la production de l'itinérance. Elle s'inscrit dans le prolongement du dérèglement plus large du développement des sociétés modernes contemporaines.

DEUX DIMENSIONS : AVANT-PLAN ET ARRIÈRE-PLAN

L'itinérance comme stratégie de survie

- L'itinérance est une stratégie de survie à l'impasse, voire à l'effondrement de son projet d'être. C'est une façon d'habiter la rupture sociale qui, elle, est à l'arrière-plan.
- Comme stratégie de survie, l'itinérance a plusieurs visages. Certains sont plus visibles, d'autres plus discrets, voire dissimulés dans les interstices du tissu social.
- L'itinérance ne doit pas être confondue avec les parcours d'errance dans les marges de la société. Les parcours d'errance sont des stratégies de développement, caractérisés par des quêtes de sens en dehors des cadres institutionnels. Alors que les itinérances sont des stratégies de survie.

L'itinérance comme perte de l'enveloppe psychosociale

- La rupture sociale est derrière l'itinérance, à l'arrière-plan. Elle n'est pas directement visible.
- La rupture sociale c'est l'expérience de la perte de l'enveloppe psychosociale qui forme la demeure où les hommes et les femmes vivent leur humanité.
- Les sphères psychosociales remplissent trois fonctions essentielles d'une vie pleinement humaine : la protection, un milieu d'accomplissement du projet d'être et de transmission des valeurs et des normes nécessaires à la vie commune.
- Lorsque ces sphères éclatent le projet d'être quelqu'un, quelque part de la personne avorte. Elle est comme mise à nue, sans protection, sans possibilité d'accomplissement. L'itinérance est une stratégie de survie à cette situation existentielle.

BIBLIOGRAPHIE

Astier, Isabelle

2007 Les nouvelles règles du social. Paris: Presses universitaires de France.

Castel, Robert

1995 Les métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat. Paris: Fayard.

Ehrenberg, Alain

1998 La fatigue d'être soi : dépression et société. Paris: O. Jacob.

Gaetz, Stephen, Tanya Gulliver, and Tim Richter

2014 The State of Homelessness in Canada in 2014.

Martuccelli, Danilo

2010 La société singulariste. Paris: A. Colin.

NAEH

2015 The State of Homelessness in America 2015.

Simard, Michel

2014 Derrière le spectacle de l'itinérance : regard indiscret. C.L.H.d. Trois-Rivières, ed. Trois-Rivières.

Sloterdijk, Peter, and Olivier Mannoni

2013 Ecumes : sphérologie plurielle. Paris: Pluriel.